

le grand mystère de la création, particulièrement perceptible à cette heure-là, exprimaient leur angoisse et adressaient une prière à Dieu.

Karim revenait sans l'apaisement qu'il recherchait dans ses promenades. Au contraire, toute l'harmonieuse mélancolie des soirs de Saint-Louis qu'il subissait, d'une manière obscure, sans pouvoir l'analyser, réveillait son amour pour Marième.

C'était l'heure où il se rendait chez elle, autrefois, s'étendait sur le lit de cuivre et s'endormait, bercé par le bourdonnement du khalam !

Il passait les soirs à méditer. Il composait, délaissait, recomposait un plan de bataille qui aurait, pour issue, une victoire certaine.

Un matin, au réveil, une idée naquit, apaisante, pleine d'espérance : il se confierait à Samba, le marabout vénéré qui écrivait des gris-gris infailibles.

Il traversa le pont Faïdherbe, longea l'avenue pou-dreuse qui lui faisait suite. A la hauteur de Lourdes, l'Eglise gothique de Sor, il s'enfonça dans le quartier indigène de N'Dijolaffène. Cases, baraques, vergers parcourus de ruelles étroites, parfois tortueuses, bordées de haies vives.

C'était là, à côté de la ville bruyante, un nid vert invitant au repos.

Il interpella une jeune fille « cacao » vêtue de pagnes et d'une camisole qui laissait pointer des seins fermes. Elle revenait d'un « robinet » et portait sur la tête, dans un « estagnon », sa provision d'eau.

— Ma sœur, savez-vous où se trouve la maison de Serigne (1) Samba ?

— Oui ; continuez à marcher jusqu'à cette rue trans-

(1) Serigne : marabout.

Dieu pour toi. J'espère que, dans sa clémence, il l'exaucera ; mais il pourrait aussi ne point y accéder. Un gris-gris n'a pas de puissance intrinsèque, c'est une prière.

Karim regagna son logis, l'âme pleine d'espoir, sa douleur s'apaisait ; il retrouvait sa gaieté coutumière.

Il apprit à ses amis la démarche qu'il avait accomplie. Tous croyaient au pouvoir des amulettes.

Leur conversation porta sur la défaite de Karim. Elle avait été une décevante leçon. Ils parlaient de ne plus dépenser stupidement leur gain pour des amoureuses qui ne cherchaient qu'à s'enrichir et les « plaquaient » aussitôt qu'un plus fortuné se présentait. Ils voulaient s'assagir, avoir une gentille femme et vivre tranquille dans leur ménage.

Pour des épousailles, il fallait de l'argent. Et à Saint-Louis, ils n'étaient pas en mesure de réaliser des économies. Ils avaient trop d'obligations envers les amies, les griots, et même envers des personnes rencontrées la première fois. La mentalité sociale veut qu'une personne qui travaille aide les autres, même les fainéants.

Deux des jeunes hommes et Karim décidèrent, donc, d'aller chercher fortune à Dakar, la grande capitale de l'Ouest Africain français. On entreprendrait une « campagne », comme on disait. Là-bas, on ne les connaissait pas ; ils pourraient faire des économies ; ils reviendraient, à Saint-Louis, épouser la jeune fille de leur rêve !

versale, là-bas ; vous tournerez à droite, ce sera dans la première rue.

— Merci !

Le vieux Samba était un sexagénaire chenu, aux gestes lents, pleins de majesté ; il fit signe à Karim de s'asseoir, le salua selon l'usage, demandant l'état de sa santé, celui de ses parents, de ses amis.

— Est-ce la paix qui t'amène, mon fils ? fit-il, en conclusion.

— Paix seulement !

— Quel est ton besoin ?

Karim ne répondit pas ; son besoin lui parut futile, insuffisant pour déranger un vieillard aussi respectable. Il baissa la tête, évita le regard calme et bienveillant de Samba, pour s'enhardir ; et, il exposa, timidement, le motif de sa visite.

— Mon fils, je n'écris jamais de gris-gris concernant l'amour, cette chose insignifiante ; mais comme c'est dans l'intention louable d'épouser la femme que tu aimes, je vais prier Dieu pour toi. Dans sa bonté infinie, il peut te rendre plus puissant que ton rival !

Samba prit son « khalima » tige de roseau qui lui servait de porte-plume ; il le trempa dans son « dà », encre composée de noir de fumée et de gomme arabique. Il écrivit une prière arabe, l'encadra d'un « Khatim », dessin compliqué formé de signes rituels, doués de pouvoir occulte. Il employa du sable en guise de buvard. Il plia soigneusement, sans hâte, le papier et le tendit à Karim.

— Tu porteras ce gris-gris autour de ton bras droit. S'il plaît à Dieu, Marième n'aura pas d'autre époux que toi.

Karim voulut remettre un billet de cent francs.

— Mon fils, garde ton argent ; quand ma prédiction sera réalisée, tu reviendras. J'ai adressé une prière à

CHAPITRE VII

LEUR départ avait été fixé au surlendemain, mardi ; la mère de Karim objecta :

— « C'est un jour néfaste pour les voyages lointains. Vous attendrez le vendredi. »

Karim obéit. Il était frondeur de parole, critiquait les superstitions qui présidaient à la vie indigène, n'osait pas passer outre dans ses actes :

« Dina mat, ak... dou mat, boul diokhe sa lokho » (1).

Il avait donné sa démission à la maison où il était employé, au grand regret de son patron : il prétextait que, désormais, il serait le collaborateur d'un de ses parents, commerçant à Dakar.

Le jeudi, il fit ses visites d'adieu en compagnie d'Assane et d'Ibrahima, ses camarades d'aventure.

Il passa une nuit soucieuse ; il était inquiet malgré lui. Il quittait Saint-Louis pour aller pas bien loin, mais c'était l'inconnu, l'avenir et ses multiples embûches qu'il ne pourrait peut-être pas conjurer là-bas où ne seront ni ses parents ni ses fidèles amis d'enfance...

Il se réveilla tôt, fit une promenade le long de la plage

(1) (Mord-il ? ne mord-il pas ? Abstiens-toi !)

*

**

Les cousines de Karim s'affairaient à mettre au point un « bassi » (1) aux haricots, préparé intentionnellement pour sa réception.

Une jeune fille annonça :

— Papa, le souper est prêt.

Tantes, cousines, domestiques et bambins se rassemblèrent dans la cour.

On mangea dans la même cuvette posée sur une natte. Les grandes personnes pouvaient causer. Les gamins devaient rester silencieux et tenir de l'index gauche le rebord du plat qui remuait lorsqu'un soupeur faisait un trou dans l'appétissant « bassi ».

Après le repas, on montra à Karim la chambre où un lit lui avait été réservé ; une chambre qu'habitaient déjà Ibnou, lycéen, de la classe de philosophie, Abdoulaye, instituteur sorti de l'École Normale de Gorée et Ibrahima, le fils aîné d'Amadou.

De prime abord, Karim sentit qu'il s'entendrait mieux avec Ibrahima qui portait le fez et le boubou. Le bachelier, le maître d'école, à en juger par leurs apparences européennes, lui seraient fermés dans leurs conceptions des choses.

Karim fit, du regard, l'inventaire de la chambre ; trois lits à une place, semblables à ceux que l'on trouve dans les internats. Les draps de percale qui les recouvraient étaient nets et empesés. A un angle du mur, une table surchargée de livres : manuels classiques pour le lycéen ; traités de pédagogie ; romans ; l'instituteur, à ses heures de loisir, était dillettante en littérature : « Ro-

(1) Bassi : couscous à sauce faite de pistaches grillées.

man d'un Spahi » ; « Le Mariage de Loti » ; « Azyadé » ; « Cruelle Enigme » ; « l'Envers du décor » ; « Les Fleurs du mal » ; « Méditations poétiques ».

Sur une autre table, se coudoyaient cuvette en porcelaine, broc émaillé, savon parfumé, serviettes éponges, pâtes dentifrices et brosses à dents.

Karim, au moindre détail, sentait des idées et des aspirations différentes des siennes, restées sénégalaises, malgré sa demi-culture.

Le lycéen et le maître d'école avaient terminé leur toilette. Ils portaient complets vestons de flanelle, chemises fines, cravates de soie aux riches couleurs. Ils se passèrent une brosse dure sur les cheveux pour les mieux friser. Et ils s'en furent vers leurs amies. Sans doute des élégantes sénégalaises habillées à l'européenne.

Karim résuma ses impressions, en fit part à son cousin, celui qui portait le boubou et devait lui ressembler par la mentalité :

— Gagni gueum na gnou yeuffi toubab yi di !

(ils croient beaucoup aux choses d'Europe !)

— Eh ! Toubab you nioul la gnou, expliqua Ibrahima.

(Eh ! ce sont des européens noirs).

*

**

*
* *

Climbié, chaque jour un peu plus, oublie ses sources, sa rizière, la chasse passionnante aux oiseaux, aux insectes, aux papillons. Ses devoirs, ses livres les ont supplantés. Avoir une

bonne note, une bonne place, tels sont maintenant ses principaux soucis. Aucun autre sujet grave n'effleure Climbié qui a de la vie, l'insouciance, l'opulence, la superbe générosité et les belles couleurs. Il rit avec joie, joue avec plénitude, dort avec plaisir, va et vient avec assurance.

Autour de Climbié, porteur du « symbole », des élèves dahoméens mêlés à leurs camarades éburnéens, chantent en remuant les épaules :

*Tu parles agni, je te donne le symbole,
Ah ! Ah ! je te donne le symbole.*

*Tu parles agni, je te donne le symbole,
Ah ! Ah ! je te donne le symbole.*

Et tous, les uns avec des cerceaux, des sacs en bandoulière, les autres, les livres en mains, allant, venant, tournant autour de lui, cornent aux oreilles :

*Tu parles baoulé, je te donne le symbole,
Ah ! Ah ! je te donne le symbole.*

Debout sur le seuil, le Directeur sourit.

C'est la sortie de l'école. Et hors de l'enceinte scolaire chacun peut parler son dialecte. Mais Climbié pour avoir parlé n'zima, dans l'école même, se trouve porteur du symbole. Il ne peut se fâcher, les élèves qui le chahutent sont trop nombreux. Ses amis ne s'en mêlent pas, mais les plus agressifs sont bien ceux à qui il l'a plusieurs fois refilé. Alors il les regarde danser autour de lui, s'éloigner un à un, prendre chacun la route de la maison.

Ce petit cube pèse si lourd, si lourd, qu'il l'oblige à traîner le pas. Les enfants s'en vont par bandes joyeuses, bruyantes et querelleuses. A leur approche, les cyclistes et les automobilistes sonnent et cornent sans relâche.

Climbié rentre seul chez lui, abandonné par ses propres amis effrayés par la présence du symbole qu'il a en poche, parmi les billes et les toupies.

Ce midi-là, il ne mange pas, tellement il est pressé de se débarrasser de ce petit cube... S'il n'y réussit avant la sortie du soir, il restera à nettoyer la cour, à balayer seul toutes les salles de classe. Et le symbole est au fond de sa poche.

Climbié marche, la tête pleine d'idées, cherchant le moyen de se débarrasser au plus tôt de ce petit cube, si lourd parce qu'il est le symbole même de l'enseignement dispensé.

Le symbole ! Vous ne savez pas ce que c'est ! Vous en avez de la chance. C'est un cauchemar ! Il empêche de rire, de vivre dans l'école, car toujours on pense à lui. On ne cherche, on n'attend que le porteur du symbole. Où est-il ? N'est-il pas chez celui-là ? Chez cet autre ? Le symbole semble être sous le pagne dans la poche de chaque élève. L'on se regarde avec des yeux soupçonneux. Le symbole a empoisonné le milieu, vicié l'air, gelé les cœurs ! Vous ne savez pas ce que c'est, ni quelle en est la cause ? Écoutez : les Inspecteurs au cours de leurs multiples visites dans les écoles, ont souvent repéré des « ânes » rapportant point bonnet et constaté les attitudes par trop cavalières des élèves à l'égard de la langue de Vaugelas. Rien n'est aussi douloureux que d'entendre mal parler une langue maternelle, une langue qu'on entend, qu'on apprend dès le berceau, une langue supérieure à toutes les autres, une langue qui est un peu soi-même, une langue toute chargée d'histoire et qui, à elle seule, pour un peuple, atteste son existence. À l'école, dans les rues, dans les casernes, dans les magasins, c'est le même massacre de la langue française. Cela devient un supplice intolérable. Il faut donc prendre le mal à son origine. Les nombreux rapports d'inspection avaient déjà souligné les déficiences de l'enseignement du français dans les écoles primaires, les élèves ayant la fâcheuse tendance à toujours se parler en dialecte, plutôt qu'en français.

Vraiment le sabotage collectif de la langue française est quelque chose de terrible. Partout l'on entend « baragouiner » une langue aussi subtile, aérienne, féminine, une langue qui ressemble à du duvet allant au gré de la brise, lorsqu'une amie vous la chuchote à l'oreille, une langue qui semble le suave murmure d'une madone, une langue qui laisse après elle, une traînée persistante de notes joyeuses ! Eh bien, tout au long des relations avec les indigènes qui s'échelonnent du boy à l'interprète, en passant par le marmiton, le cuisinier, le blanchisseur, l'ouvrier, le garde-cerle, le paysan, l'on n'entend que des énormités de ce genre :

*Moi y a dis, lui y a pas content.
Ma commandant, mon femme, ma fils.*

Et des mots et des expressions dont on chercherait en vain les sources chez Littré ou Larousse : « Manigolo... Foutou-moi la camp. »

Quelle sanction prendre contre des individus qui jouent si légèrement avec une langue aussi riche, coulante et diplomatique que la langue française ? Contre les individus qui s'entêtent à ne jamais conjuguer les verbes au temps voulu, et refusent d'employer le genre consacré ? Combien de fois par heure, n'entend-on pas : « Je partis » pour « Je pars », « le mangue » pour « la mangue » ?

Il fallait d'urgence trouver un remède à cette endémie, car à force d'entendre « ma commandant, lui y a dit que son femme il a gagné petit », « moi, y a pas moyen miré Pernod », pour « mon commandant, il dit que sa femme a accouché », « je ne vois pas le Pernod », nombreux étaient les Européens qui avaient fini par avoir les nerfs à fleur de peau, près, si près de la peau que les mains et les pieds, devenus très mouvants, trop souvent partaient d'eux-mêmes. On mettait ces colères subites sur le compte du soleil, du cafard, de la solitude, du milieu. Mais que le responsable soit l'un ou l'autre, les coups allaient tellement vite que les gens en face de l'Européen ne se sentaient plus en sécurité. Aussi prenaient-ils la précaution de reculer à chaque avance du Blanc, l'avance d'un Européen vers un indigène, à cette époque héroïque des relations, n'étant pas toujours de bon augure.

Si l'Européen parlait bien sa langue, le Nègre ne comprenait pas. Le Nègre parlait mal un français que l'Européen ne comprenait pas. L'Européen essayait donc de baragouiner, la mort dans l'âme, à sa façon, son doux français, que le Nègre encore ne comprenait pas. Alors énervé, exaspéré, s'en voulant presque à lui-même d'avoir descendu sa langue du socle où l'ont mise les autres nations, ne sachant quel saint linguiste ou polyglotte, invoquer, il hurlait :

« Alors, vous ne comprendrez jamais le français ? »

Cette pénible situation ne pouvait vraiment pas durer. Elle n'amenait que des rancœurs de part et d'autre. Il fallait y porter

remède. Aussi décida-t-on de proscrire l'usage des dialectes dans les écoles primaires. L'on voulait de cette façon former rapidement des hommes vrais, des hommes qui, en toutes circonstances, jamais ne perdraient le nord. Des hommes bien axés, ayant les pieds bien enfoncés dans les pratiques de chez eux, et non point des girouettes tournant au moindre zéphyr...

La décision fut donc prise et des circulaires partirent dans tous les coins de brousse, dans les plus petites écoles des villages : « Défense de parler les dialectes dans l'enceinte de l'école ». C'était précis. Les zones bien délimitées. Et de ce jour-là naquit le symbole, un morceau de bois, une boîte d'allumettes, n'importe quoi, remis au premier de la classe, à charge pour lui de le donner immédiatement à l'élève surpris en train de parler son dialecte. Ainsi, du jour où le symbole parut, un froid régna sur l'école. L'on chantait bien au début comme à la fin des classes, mais pas avec le même abandon, le même entrain, la même fougue. Et les récréations, joyeuses, bruyantes, ces récréations attendues impatientement lors l'une leçon mal sue, ou lorsque l'esprit vagabonde vers une partie de billes inachevée, ces récréations qui faisaient penser à une volière brusquement ouverte, elles aussi, hélas, s'en ressentirent. Au lieu de cette mêlée insouciant, de ces ébats tumultueux, de ces poursuites effrénées, de ces luttes au cours desquelles l'on parlait si facilement les dialectes comme pour se donner du courage, on ne voyait plus maintenant que des petits groupes d'élèves se chuchotant des phrases timides, se méfiant de tout individu passant près d'eux, ou s'asseyant là, comme par hasard. En pareille circonstance, il était toujours prudent de lever le camp. Cet individu se permet de vous parler en dialecte agni. Les interlocuteurs, soupçonneux, lui répondent en français.

Mais à un ami, sans méfiance, vous parlez votre dialecte, alors celui-ci joyeux vous remet aussitôt le symbole.

Cet après-midi, Climbié fut le premier élève à rejoindre l'école. Couché dans le sable, il feint de dormir. Les autres viennent, un par un, groupe par groupe, bavards. Climbié est à l'affût d'un délinquant.

Que dit celui-ci ? Mais ça y est ! Akroman, un des gringalets qui tantôt sautillait le plus autour de lui, vient de répondre en

n'zima à un de ses frères venu à la barrière. Climbié sans rien dire se lève et lui tend le petit cube. L'autre sursaute. Climbié sourit et s'en va jouer aussi. Il respire enfin.

À cause de ce symbole, c'était pour les élèves un vif plaisir de s'éloigner de l'école dès que la sortie était sonnée. Ils guettaient l'heure du départ en observant l'avance du soleil sur les ombres. Ils savaient tous qu'il était onze heures et demie lorsque le soleil avait atteint la deuxième marche de l'escalier et essayait d'entrer dans la classe. Alors sans attendre l'ordre du maître, ils commençaient à ranger livres, ardoises et cahiers...